

Intervention



Terse ou La mort du petit bonhomme noir

Michel Ouellette et Louise Cartier

Numéro 18, mars 1983

Topo Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, M. & Cartier, L. (1983). Terse ou La mort du petit bonhomme noir. *Intervention*, (18), 4-7.

B.I.U.P.S.

BUREAU D'INTERVENTIONS URBAINES ET PROJETS SPÉCIAUX

D'une durée éphémère, ce projet permettra à des artistes d'introduire, à l'intérieur d'un espace de fonctionnement quotidien une action issue de leur démarche.

Le principe est celui du «hit and run».

ACTIONS DÉJÀ RÉALISÉES

- Michel Ouellette réalise **TERSE**, accroché à un silo à grains, dans le port de Montréal. À la technique, sept personnes prolongent son acte.
- Pierre A. Larocque et une quinzaine de personnes présentent **GÉNÉRIQUE***, au restaurant «Chez José», snack-bar, rue Rachel à Montréal.
- Monty Cantsin fait **CITY DANCE BUSINESS** avec la présence du groupe néoïste, dans les rues avoisinantes et face au Complexe Desjardins.

Les initiateurs et responsables de **B.I.U.P.S.** sont Michel Ouellette et Bernar Hébert. Le projet est subventionné par Le Conseil des Arts du Canada.

* À noter que cette action s'inscrit dans un projet plus global de Pierre A. Larocque, projet échelonné sur trois ans: **SPLENDIDE HÔTEL**.



TERSE

ou

LA MORT DU PETIT BONHOMME NOIR

de Michel Ouellette



Photos: Michel Brunelle

Dimanche matin, en octobre.

7h30

Il fait très froid au coin des rues De La Commune et St-Sulpice. Je suis là avec une vingtaine d'autres, à geler en attendant l'arrivée du Petit Bonhomme Noir.

Il nous a invités à sa mort.

Sur le faire-part (une carte postale en noir et blanc), on le devine, plus qu'on ne le voit, suspendu au sommet d'une immense grue. Déjà un indice: il a la passion des sommets.

Je suis là à attendre.

La neige fondante rend cette attente désagréable mais je reste, les autres aussi; nous connaissons le Petit Bonhomme Noir, nous sommes assurés d'être les témoins d'un événement unique, nous sommes certains de la beauté des gestes.

Le port de Montréal est désert.

De temps à autre une voiture, c'est tout.

Nous sommes devant un imposant édifice gris. Collée à l'édifice, et dépassant celui-ci de soixante-quinze pieds environ, une tour reliée au toit par un câble d'acier. Des lignes noires très nettes: l'horizontale du toit, la verticale de la tour et la diagonale du câble.

La rumeur circule: le Petit Bonhomme Noir grimpera au sommet de la tour pour finalement se pendre au câble, à une centaine de pieds dans les airs.

L'attente se prolonge.

8h

La pluie froide persiste.

Rien ne semble vouloir se passer.

Après un moment, le Petit Bonhomme Noir vient vers le groupe de spectateurs. Il donne une poignée de main à chacun. Il semble désolé. Il explique qu'il ne pourra pas agir maintenant: la pluie empêche les caméramen de tourner la performance et ce tournage est partie intégrante du projet. L'équipe et lui se sont consultés; ils remettent l'événement à 14h30 ce même dimanche. Cette fois, il grimpera, beau temps mauvais temps.

Les gens se dispersent, aussi déçus que le Petit Bonhomme Noir. Ils ne pourront sans doute pas revenir. D'autres spectateurs assisteront à sa mort.

Le même dimanche.

14h30

La pluie a cessé. Le froid intense. Le ciel porte les couleurs grises de l'édifice.

Au sol, l'activité fébrile de l'équipe. Les caméramen: Benoit Vanier, Richard Lalonde, Yves Dubé, Diane Côté; les photographes: Christian Fluet, Bernar Hébert et Michel Brunelle. Ils sont prêts à fixer les images. Michel Ouellette, en Petit Bonhomme Noir, est prêt aussi. Chapeau de feutre noir, manteau noir, cravate noire, chemise blanche, pantalons, souliers et bas noirs; dans sa main droite, il tient une petite mallette, noire elle aussi.

De nouveaux spectateurs ont remplacé ceux du matin. Les voitures, en plus grand nombre, traversent la place ainsi que quelques promeneurs du dimanche. Aucune attente cette fois-ci.

14h35

Le Petit Bonhomme Noir marche vers la bâtisse. Nous le perdons de vue un moment, il a disparu derrière le mur de béton qui sépare la rue de l'édifice. Tous les regards se fixent sur la tour. Il apparaît bientôt, comme venu de nulle part, l'ascension est commencée. Il grimpe à un rythme régulier; la ligne noire tracée par son costume au milieu du gris de la tour, me rappelle le dessin de certaines dentelles grecques. Aucune saccade, aucun écart à son rythme. Au sommet de la tour, il disparaît à l'intérieur d'une sorte de cabane ou hangar à même la tour. Rien pendant quelques secondes. Se pendra-t-il à cette hauteur? Puis un carreau s'ouvre, une main en sort, tenant quelque chose comme un drapeau rouge. La main s'agite donnant un signal sans doute, puis laisse tomber le drapeau qui ira s'accrocher plus bas, au milieu de la tour.

Le bras disparaît.

Rien du Petit Bonhomme Noir pendant quelque temps encore.

Enfin, il réapparaît.

Il redescend.

Même rythme, même dessin. Une rafale vient nous rappeler qu'il évolue à cent pieds de hauteur. Le froid doit y être intolérable.

Le Petit Bonhomme Noir s'arrête à nouveau, un peu au-dessous de l'endroit où

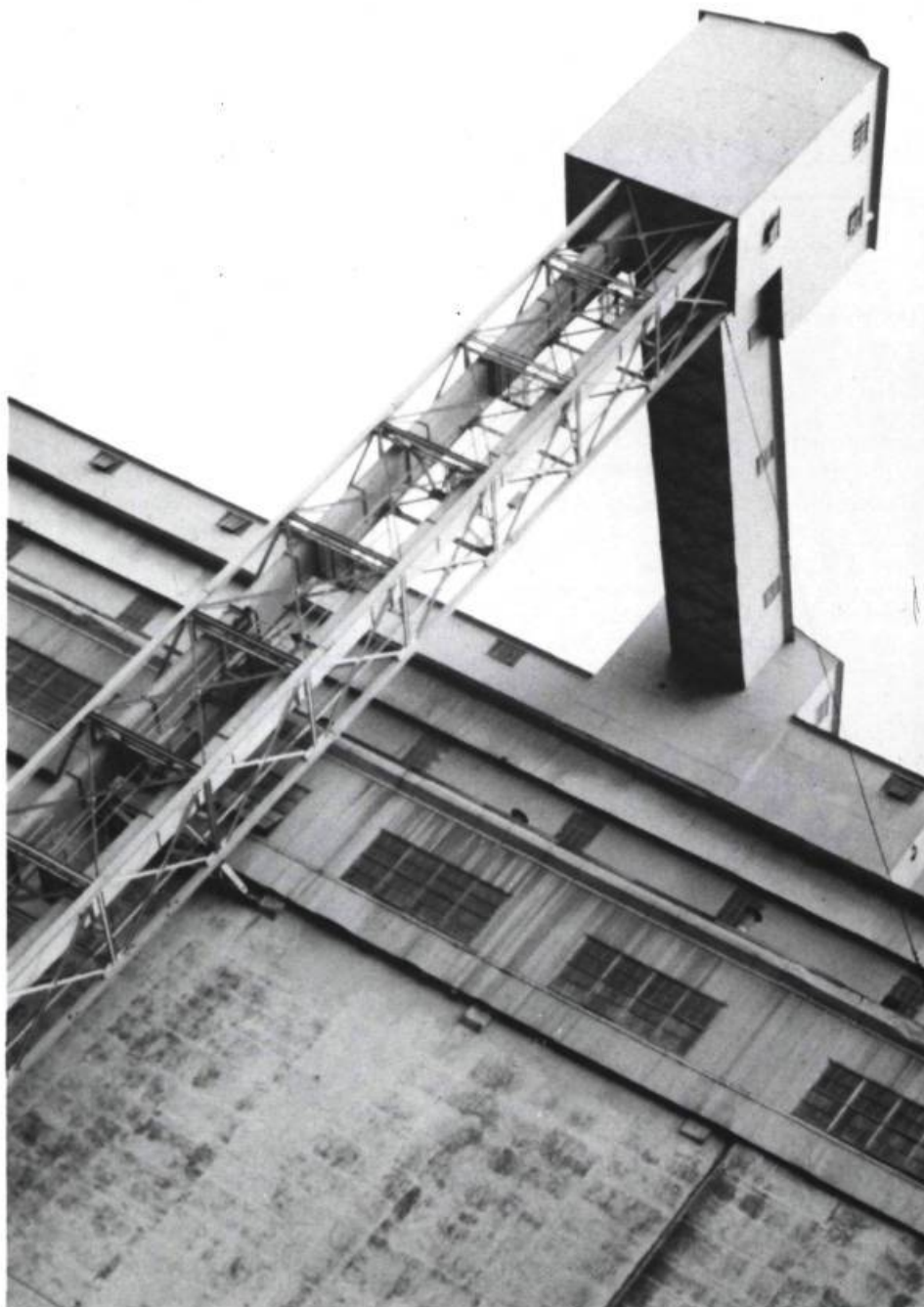


Photo Bernar Hebert

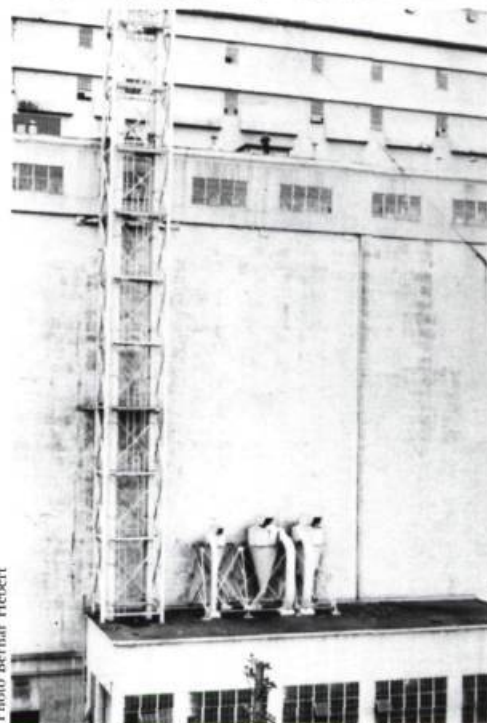


Photo Christian Fluett

est tombé le drapeau. Il enjambe alors une sorte de passerelle et accède au toit de l'édifice. Il se met à marcher tout près du bord, toujours très digne: un P.D.G. d'une grosse entreprise visitant une de ses usines. D'en bas, impossible de lire sur son visage, mais on perçoit nettement son assurance; il sait où il va et ce qu'il y fera.

Il s'arrête un moment au milieu de l'hypothénuse tracée par le câble d'acier. Il nous fait face maintenant. Il nous apparaît minuscule tout en haut. La bâtisse grise s'est transformée en navire gigantesque, les fenêtres en hublots. Des oiseaux viennent renforcer l'illusion; ils passent et repassent, dessinant leurs courbes noires sur tout ce gris.

Le Petit Bonhomme Noir, immobile, regarde l'espace devant lui, la ville à ses pieds. Il se tient très droit. Le temps s'est arrêté avec lui. Il s'attarde aussi un moment sur les quelques personnes qui ne le quittent pas des yeux, en bas. Parmi elles, une petite fille manifestement ravie du spectacle; elle rit, elle crie: «Je veux grimper moi aussi!» Les mots voyagent jusqu'à lui.

Puis doucement, il enlève son chapeau, le dépose à ses pieds, met un objet lourd dessus (à cause du vent) et reprend sa marche vers l'extrémité ouest du câble. Il tient toujours la mallette noire. Il s'arrête à nouveau, laisse la mallette qui nous apparaît maintenant retenue sous son bras. De la poche de son manteau, du même geste lent, il

sort une corde dont les extrémités sont munies d'un mousqueton. Il accroche l'un d'eux derrière sa nuque et rive l'autre au câble. Le Petit Bonhomme Noir s'immobilise. Le tableau se précise. Les oiseaux tournoient toujours. Ils attendent comme nous le geste fatal.

Puis le saut dans le vide.

En même temps, le soleil qui perce. Les couleurs sont changées. Dans le petit groupe en bas, comme si le choc de la chute s'infiltrait dans les corps, l'arrêt momentané des respirations et du rire de la petite fille. Au bout de la corde, le Petit Bonhomme Noir, inerte, en balancement léger. On se rend compte à présent du crâne rasé, du cou allongé, des épaules haussées: un vautour prêt à

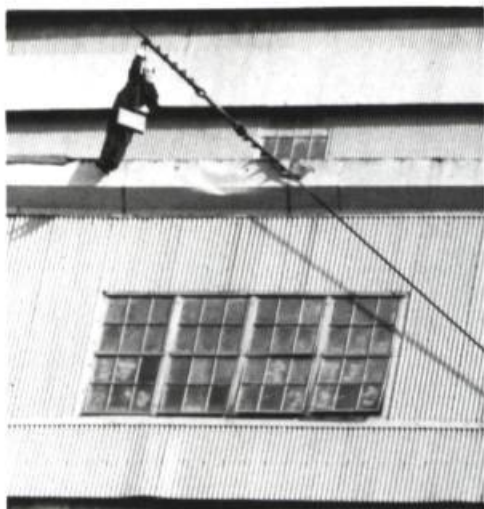


Photo Christian Fluert



Photo Michel Brunelle



Photo Bernar Helbert

fondre sur une proie. Quelques secondes de ce tableau saisissant, comme le silence soudain. L'impression d'être ailleurs. Plus de port, ni de passants, ni de voitures. L'oeil est attaché à cette tache noire sur la masse grise.

Imperceptible, le mouvement reprend. La mort n'est pas terminée. Le Petit Bonhomme Noir sort maintenant un objet de l'intérieur de son manteau.

Un revolver.

Il le tient un moment à bout de bras.

Puis le coup de feu.

Le silence à nouveau.

Cela ne lui suffit pas. Il remet le revolver à sa place, cherche dans une autre poche. Il en sort un couteau. Le soleil

frappe la lame. Un éclat de lumière éblouissante.

De l'autre main, il reprend la mallette noire, l'ouvre à l'aide du couteau. L'intérieur est tout aussi noir.

Puis un geste sec.

De la mallette lacérée, jaillit un liquide rouge.

Je ne pense plus à la mort. L'acte théâtral est pur, le tableau offert, d'une grande beauté. Les lignes noires, la tache rouge, le gris partout et au-dessus le bleu momentané de la percée lumineuse. Se fondant dans cette vision, les gestes lents et harmonieux du Petit Bonhomme Noir.

Il remet le couteau dans sa poche, referme la mallette, s'accroche à la corde

et, à l'aide de ses pieds, remonte sur le toit. C'est terminé.

Il décroche la corde du câble, puis de sa nuque, revient à l'endroit où il a déposé son chapeau, s'en coiffe, reste un instant à regarder la ville, à nouveau homme d'affaires respectable. Puis, c'est le retour au sol, traçant la même ligne noire qu'à la montée. On le perd à nouveau, le temps de le voir surgir de la porte par où il était entré, vingt minutes plus tôt.

Un dimanche en octobre.

Je reviens chez moi.

J'ai été témoin d'un événement unique. Je suis imprégnée de la beauté des gestes.

La mort du Petit Bonhomme Noir me hantera longtemps encore.

Louise Cartier